

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**90. Paris, Vendredi 13 juillet 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot**

90. Paris, Vendredi 13 juillet 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-07-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl me parait que vous êtes mécontent de moi.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 298, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/139-142

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
90. Paris, le 13 juillet 1838

Il me paraît que vous êtes mécontent de moi. Vos lettres ne sont pas aimables. Je suis sûre que vous avez raison & que vous me traitez comme je mérite de l'être. J'ai une si immense confiance dans votre équité. Mais comment ferons-nous si nous continuons ainsi ? Notre séparation me donne de l'humeur, c'est vrai, beaucoup d'humeur, et je vous montre tout ce que j'éprouve. J'ai bien senti que mon été serait affreux ; je ne m'y suis pas résignée d'avance, je m'y résigne bien moins aujourd'hui que j'éprouve tout l'ennui, toute la tristesse, de votre absence. Elle est affreuse pour moi, et puis l'atmosphère de Paris est horrible dans les chaleurs, Je ne sais ni dormir, ni manger. Il n'y a plus de promenade possible jusqu'à 8h du soir. Hier je n'ai pas bougé, je n'ai vu personne jusqu'à 9 h. Alors on s'est réuni chez moi jusqu'à onze. Lady Granville, la petite Princesse, les Poix, les Durazzo, les Stalberg, cette insoutenable Mad. de Caraman, & les diplomates des puissances qui ne dînent pas chez la Reine d'Angleterre. Si je vous reparle de ce dîner, c'est qu'en effet il a fait et fait encore beaucoup de bruit à Londres. Lady Cowper m'écrit 12 pages sur cela c. a. d. pour excuser le dîner constitutionnel. " C'était un hasard, pas d'intention du tout. Les Ambassadeurs ont fait du bruit. Enfin hier on devait les faire manger chez la Reine. la petite reine est fort tourmentée de toutes les prétentions ; Melbourne en est accablé aussi. Lord Durham donne beaucoup de souci au Gouvernement." Voilà à peu près la lettre que j'ai livrée à Lord Granville pour son divertissement.

Mon grand Duc a été malade à Copenhague il allait mieux ; je sais cela par M. de Médem, car moi je n'ai rien, toujours rien, & quand j'aurai, soyez sûr que ce sera une lettre désagréable j'ai bien envie de ne pas l'ouvrir. M. Aston est arrivé & les Granville partent, mon dernier plaisir s'en va. Je crois vraiment que je partirai aussi. Ce qui est sûr c'est que j'essayerai autre chose que Paris, car vraiment j'y tomberais malade de la chaleur et de mauvais air. Ah si la Normandie était plus près, j'irais dans quelque bois. Et si la France était un pays plus civilisé, et qu'on fut sûr d'une chambre propre comme on en est sûr dans la plus petite auberge du plus obscur village de l'Angleterre, je sortirais des barrières tout de suite. Mais rien n'est facile ici dans ce genre, ou bien je suis trop difficile.

Ce que vous me dites des inconvénients possibles de l'hôtel Talleyrand, me dégoûte tout à fait du projet, vous avez raison Je n'y tiendrais pas. Adieu Dites-moi que vous m'aimez encore malgré mon abominable caractère. Dites- moi quelque parole douce. Je vous en envoie tant en idée. Je pense tant à vous. Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 90. Paris, Vendredi 13 juillet 1838,
Dorothee de Lieven à François Guizot , 1838-07-13.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 11/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1661>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 13 juillet 1838

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

90/ Paris le 13 juillet 1838.

il me paraît que vous êtes un content
 de moi. vos lettres me sont par aimables.
 je n'ai rien pu vous dire raison à peu près
 un traité convenu je décide de l'être.
 j'ai une si immense confiance dans
 votre équité. mais comment tenir bon
 si nous continuons ainsi? notre
 réputation me donne de l'humour, c'est
 vrai, beaucoup d'humour. et je vous
 montre tout ce que j'éprouve. j'ai bien
 senti que mon état vaît affreux; j'
 me voyais par venir d'avance, j'
 m'y voyais bien venir aujourd'hui
 que j'éprouve tout l'ennui, tout le
 tristesse de votre absence. elle est affreuse
 pour moi. Après l'atmosphère de
 Paris et horrible dans les chaleurs,

était
 et
 lin
 uoye
 us
 illos
 sion
 teils
 77
 n
 digite
 sion
 Seum
 dita
 uoye
 edion

je n'ai ni dormi ni mangé. il n'y
a plus de nourriture possible jusqu'à
8 h. du soir. Mais si j'ai par bonheur
vu une personne jusqu'à 9 h. alors
on s'abstient chez moi jusqu'à onze
Lady Franklin, La petite Sœur, le
Duc, le Ducasso, le Stabelberg, cette
inimitable M^{lle}. de Passacostas, & les
diplomates du principal qui se disent
par chez la reine d'accepter. si j'
n'en parle de ce dîner, c'est en effet
il a fait et fait beaucoup de bruit
à Londres. Lady Jones en écrit 12 pages
sur cela c. a. d. pour répondre le dîner
constitutionnel. "c'était un hasard, par
d'ailleurs de tout." les ambassadeurs
ont fait du bruit. enfin tout on devait
les faire manger chez la Reine.

la petite veine et fort louchement de
toutes les prétentions; Melbourne est un
accablé aussi. Lord Durham donne
beaucoup de soucis au g^l. Voilà à peu
près la lettre que j'ai écrite à Lord
Pembroke pour son divertissement.
Mon grand-oncle a été malade à
Londres, il allait mieux; si l'aïeul
était par M. de Meidum, car moi j'ai
dû, toujours moi, à quand j'aurais
soyé si je n'avais pas mes lettres disparues
j'ai bien eu de ce par l'œuvre.

M. Aston a écrit à Lord Pembroke
partout, mon dernier plaisir s'en va.
si moi vraiment que j'aurais aussi
ajouté et que j'espère en outre
de ne pas, car vraiment j'y
toucherai malade de la phalange et de

mauvais aïe. ah si la Normandie était
 plus près, j'irais dans quelque coin. et
 si la France était un pays plus civilisé
 d'yeux on fut sûr d'une chambre propre
 comme on en voit dans la plus
 petite auberge de plus obscure village
 d'Angleterre, si sortant du bannissement
 tout de suite. mais ceci n'est facile
 ni dans ce pays, ou bien si rien trop
 difficile.

espère vous en dire de nouvelles
 possibles d'Hotel Talleyrand, me dit
 tout à fait de projet. vous avez raison,
 si n'y tiendrais pas.

adieu, dites moi plus vite si aiency se
 malgré mon abominable caractère. dit
 un quelque parole douce. si vous ne voyez
 tout ce idée. si j'en ai tout à vous. adieu.

90/
mauvais air. ah si la Normandie était
plus près, j'irais dans quelque coin. et
si la France était un pays plus civilisé
il y en fut rien d'une chambre propre
comme on en voit dans la plus
petite auberge du plus obscur village
de l'Angleterre, je sortirais du haras
tout de suite. mais ceci n'est facile
ni dans ce pays, ou bien j'y suis trop
difficile.

Après vous en être de recommandations
possibles de l'hôtel Talleyrand, me disant
tout à fait de protest. vous avez raison,
j'y tiendrais par.

Adieu, dites moi que vous m'aidez le
malgré mon abominable caractère. dites
moi quelque parole douce. j'en ai besoin
tout un idée. je pense tout à vous. adieu.